Charlotte et Werther drame en trois actes precede de La fin d'un roman, prologue

Émile Souvestre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SCÈNE PREMIÈRE MADAME WOLF, DOROTHÉE, Valets, Servantes

Madame wolf, à oc* serra «te. Emportez ces porcelaines, Gertrude. (La serrante emporte les porcelaines déposées sur le bureau.) VoUJ, Georges, prenez ce panier île Tin du Rhin, (cierges sort •»« le panier .) Et TOUS, Ce linge. (Les serrantes praceol le linge diu* l'ernoire «lu tooJ, qui est ouverte, et emportent le linge.) Et surtout faites vite, car nous sommes en retard... C'est dans une heure que les invités de mon neTeu Albert arrivent, et la table n est point encore dressée, Dorothée!

dorothée. Madame...

madame wolf. Savez-vous si ma nièce Charlotte est prête ? dorothée. Elle achève sa toilette, madame Wolf. madame wolf. Et son cousin *

dorothlr. M. Albert vient de se rendre chez le pasteur. madame wolf. Chez le pasteur! pourquoi donc cela? Certainement il y a quelque chose. Depuis ce matin, Albert est plus gai que d'habitude, et quand Charlotte et moi nous lui en avons demandé la cause, il a répondu qu'il nous la dirait au moment où tous les invités se trouveraient réunis. Mais A propos, où est donc son ami M. Werther?

dorotuée. Il n'e.<t pas rentré depuis ce matin , madame? madame wolf. Voilà un singulier jeune homme ! depuis deux mois qu'il est ici, je n*ai pu m'habituer encore à ses bizarreries. D'a-

bord il était gai, aimable; il passait les journées à causer et à faire de la musique avec Charlotte; puis tout à coup il est devenu triste, silencieux, et maintenant c'est à peine si on le voit... Mais quel est cet étranger ?

SCÈNE II

BRAND, MADAME WOLF , DOROTHEE, achevant a. ranger. drand, i'*rrèt»Di k u porie du fond. Pardon... Je suis chez madame Wolf?

madame wolf. Oui, monsieur... Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?...

brand. Drand, libraire & Francfort.

madame woif, ulukt. AU! monsieur est libraire! c'es[une bien belle profession, monsieur! Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Monsieur vient sans doute pour parler à mon neveu, le docteur Albert !

brard. Non, madame* tarais A un de ses omis d'université, Jean Goethe.

madame wolf. Le Jeune homme qui a loué le petit pavillon du parc, un écrivain ?

brard. C'est celai

madame wolf. On ve le faire aveHir, monsieur. dorothée, ovi (MsntvÀ u p«rtr i droit*. CVst inutile, le iroici... madame woif.

Aloftje vous laisse ensemble... (saluant.) Votre ; servante, meurieuft

BRARD. Je VOUS salue, madame. (Butane Wuîf tort par tr Fond ara* Doroibéc.)

scène lu

WU1W. GOETHE, f, r la droit*.

Goethe, «lomai U «u* d* Br*a 4 . Monsieur Uraiid, ici? brand. Moi -ttiéuie, j'Afrais .1 tfaire à Offrnlnch, et je n'ai pas voulu y venir sans rendre nies devoirs A l'auteur de Goelz de Berliebiojüh

goethe, AfacfiniBi. CVsl me faire trop d'honneur. bran». Je voulais vous féliciter sur l'éclat de ce début, mon- t litur.u c'est une magnifique conception! trois éditions épuisée* en six atOfs! J'ai toujours en dis goûts littéraires, | monsieur, quoique libraire. Voilà les ouvrages que «toit en- ' courager l'Allemagne dan* l'intérêt de sa gloire...

GOETHE , fourittti. Kl de ses éditeurs.

un a M>. Mais, pardon, j'oublie que j'ai à vous parler pour mon propie compte, au sujet de ce manuscrit que voua avez bien voulu m'adresser, (il lire u ■aumoric de ta partie.)

GOETRB. Vous l'avez lu ?

brard. Oui, c'est gentil, très-gentil} il y a de» caractère^ du style , de l'intérél: malheureusement ce n'est qu'un

roman...

coKTiiE. Je n’ai pas voulu faire autre chose. brard. Sans doute, mais le roman, c’est le genre le plus facile, le moins apprécié du public, et maintenant la vente est si peu de chose 1... car la librairie est ruinée, monsieur, complètement ruinée.

coethe. De sorte que monsieur Brand regarde la publication de mon Werther comme inopportune?

brard. Je ne dis pas précisément cela; certes, je serais flatté d'entrer en relations d'affaires avec l'auteur de Goelz de Berlicliingen... un livre qui a eu trois éditions... mais j'ai fait des pertes énormes, monsieur, et je suis obligé désormais d'agir avec prudence.

coethe. Vous arez raison, monsieur Brand.

BU.VXU, rarement. Ah ! vous trouvez.

golThe. J’avais déjà fait toutes ccs réflexions et quelques autres...

brard, joyc'1 wnir ni. En vérité ! alors nous nous eutendrous, et voire livre.-

GOETHE, reprenant 1 * minutent. Ne Sera poiut publié. brard Comment?

Goethe. N«»n ; je craindrais une chute qui compromettrait une réputation mal établie.

brard, rarement. Mais du tout, du tout... au contraire, elle ne pourra qu’y gagner.

goethe. Dm*, li laul tout vous dire, mon cher monsieur Brand... j’ai une autre raison.

brard, *hw«*«t. Je parie qu'un de mes confrères vous a fait des pru (motions ?

goethb. Non... U s'agit d'une raison de convenance... de délicatesse.-

brard. Je ne comprends pas.

goetiie. En quittant les distractions de Francfort, et en acceptant ta proposition d'Albert qui m'offrait une retraite à Offenbach , je n'avais d'abord d'antre but que de poursuivre tranquillement au fond de cette solitude îles travaux commentés; mais à ce foyer qui m'était subitement ouvert, j'ai trouvé des sujets d'étude qui m'ont détourné de tout Je reste. Sous le calme apparent de cet'e famille, s'agitait un drame curieux et passionné qui m'a bientôt saisi tout entier. brard. Et vous en avez fait le sujet de votre livre. coethe. En conservant les faits, les caractères, les senti-

ments des personnes! vous devinez le plaisir qu'il y avait pour moi à copier ainsi, comme le peintre, d'après la nature vivante ; à sentir les modèles que je contemplais , agir et palpiter sous mes yeux! Mon étude une fois achevée, je vous l'ai adressée avec «et empressement qu'éprouve tou» artiste à faire juger son œuvre; mais depuis, j'ai réfléchi; je me suis demandé si j'avais le droit de trahir ainsi des secrets surpris, de publier pour ainsi dire les mémoires de leur âme sans qu'ils me l'eussent permis ! alors, des scrupules me sont venus, et j'allais vous écrire pour redemander mon manuscrit.

brard. Quoil et voire travail serait inutile ? goethe. Je te crains.

bru rd , » ucrtaai. Mais c'est impossible! vous n'y songez pas, mon cher monsieur Goethe... je De souffrirai pas un pareil sacri-

lège, k . oui, uu sacrilège, car ce livre est un chefd'œuvre!

coETUt* De n'wt qu'un roman»

bra.rBi PièiUéjnent , le genre le pins difficile el le mieux compris parle public. Votre succès sera immense; vous serez analysé, imité, traduit... Si c'est moi qui vous édile; car tout dépend du libraire, l'auteur ne fait que le livre, c'est le libraire qui bit le succès! sans mol , qui est-ce qui connaîtrait Schiller? Allons, mon cher monsieur Goethe, remit* -moi ce manuscrit, el dans un mois tous le* journaux de l'Allemagne s'occuperont de vous.

6oETHC. Véritablement je tte puft me résoudre. brard. Oui peut vous arrêter?... voyons, c'est peut-être ce que je fruits ai dit au sujet des conditions?... Eh .bien! je ferai un sacrifice , je vous donnerai trois cents ducats I GOETHE. Monsieur, je suis reconnaissant, mais... brard, n-rtrr*mp«ii<. IV u donnerai cinq cents, là. goethe. C'est un prit honorable, sans doute...

BRARD, A KH* VOUS acceptez.

Goethe. Impossible, monsieur Brand, je tous ai dit quelles considérations me retenaient.

brard. Mon Dieu 1 mais c'est de l'exagération, mon cher monsieur Goethe... vos scrupules, voyez-vous , sont ce que nous appelons en librairie des fantaisies d'artistes.

guethe, k«æ grava*. Vous vous trompez, monsieur Brand, ce sont des fantaisies d'honneur, et rien au monde nu m'y fera renoncer.

brard. un p*u décon^rié. Ah! c'est différent... dès que vous y tenez à ce point, je n'ai rien à vous dire... cependant, si un motif

quelconque vous faisait changer d'avis... j'ose espérer que vous ne vous adresserez point à un autre que moi. goethe. Je vous le promets.

brard. Et vous auriez soin de m'avertir...

GmrrHF.. Sur-le-champ.

drand. Très-bien... alors c'est convenu... A l'honneur de vous revoir, monsieur Goethe.

coethe. Adieu, monsieur.

BRARD. Adieu (il va pour vortir, puiv r»«ieat.) Ecoutez... encore

un seul mot... Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai toujours eu des goûts littéraires... quoique libraire, je tiens à éditer votre roman, j'ajouterai cent ducats.

goethe, i>i««m. Eh! monsieur.

brard, tirament. Cent ducats, argent... argent.», (il sort.)

SCÈNE V

GOETHE, WERTHER, enlraul par le f^mi p un prtit boontirt i !i nain.

Werther, mm voir G**ib«. Charlotte n'est poiut là... (üa'a-raiocc vers ta laM* de travail.)

goethe, m moninat. Bonjour, Werther !

WERTHER, potuit tan battqoel t*r I* labié. Goethe ! goethe. Vous revenez de votre promenade accoutumée au bord du Mein ?

wbrther. Oui, précisément.

goethe. Et, en passant, vous avez cueilli près de la ravine ces myu*oli» ?

wtHiHLu. Il est vrai... j'aime celle fleur.

goethe, avec Woiin. C*e>t celle que préfère Charlotte.

WERTHER, rloouc. Qui VOUS & dit?

cohtHH. Ne lut eu cueillex-voui poiut un bouquet chaque mitin?

WERTHER. Moi !

GOtlUl., montrant le vase lur là laM* a auvraf*. Celui d'hier CSl

encore là... et vous veniez pour le remplacer, comme voue le i faites tou» les jours à celte heure.

webtiieh. D'où savez-vous cela?

goethe, loorî.ini. Oubliez-vous donc que noire art, à nous autres jxjêies ou penseurs qui voulons peindre lWme humaine, nous oblige à tout observer... que nous devinons les moindres symptômes de la passion et de la vie, comme le médecin découvre ceux de la maladie ou de la mort. wertheiu Eh bien ?

coetme. Eli bien, averti par votre tristesse, j'ai regardé, j'ai vu cl j'ai tout compris...

wertiier. ul.i, Qu'.ivez-vous pu comprendre?

Goethe. Qu'il fullu i>our votre bonheur, Werther, arriver ici il y a une année... alors que Charlotte n'était point promise à Albert.

Werther, Au nom du ciel, plus bas!

GOETHE. Qu*avez-vous à craindre? Ni vos assiduilés, ni ros désespoirs mal comprimés non* pu éclairer Albert. M.itlrcde ses émotions comme de ses pensées, il marche dans M sérénité stoïque sans soupçonner les agitations qui vous brisent, et, (plant à Charlotte, sa loyauté la défend ; ne eompren-mt même pis la possibilité de manquer à la parole donnée, elle fait son devoir sans s'interroger sur ce qu'elle désire.

wf.rther, qui iTtMde Goethe. Oui... c'est bien cela... Goethe, vous nous avez bien vus, vous nous connaissez bien tels que nous sommes... (Souriant.) et vous pourrez un jour protiter de cette élude.

goethe, iw initmioo. Vous pensez donc que l'artiste doit peindre... ce qu'il voit?

werther. N'esl-ce pas sa mission? I.'art peut lui apprendre à modeler s;» statue | mais pour qu'elle s'anime, il faut que, comme Promet liée, il dérobe une étincelle à la vie...

goethe. Kt que diriez-vous si, pour faire revivre une œuvre... je dérobais ici cette étincelle?

WERTHER. Vous!

goethe. Si ce drame émouvant, dont le hasard ni 'a rendu le témoin, m'avait inspiré un livre où la réalité appuyât sans cesse la (i. thui...

werther. Est-ce possible?

goeiuk. L'œuvre vous appartiendrait autant qu'à moi, car je n'auruis fait, comme vous le disiez, que modeler la statue. werther. El ce livre ?

goethe, aluni poutre le mnark. Lé voici ; je le soumets à Totie jugement.

WERTHER. Quoi L*. vous voulez?

goethe. Liscz-le, et vous uni direz ensuite ce que j'en dois faire.

WERTHER. Mm?.,.

GOETHE. Lisez... (Il sort.)

SCÈNE VI

WERTHER, féal. Un livre Inspiré, dit-il. parce qn'il a vu... dont nous lui avons fourni le sujet. (ntganUui le MQuacrii.) Le* noms même, car voilà le mien... ceint d'Albert... de Charlotte... Ainsi nous avons été pour lui comme ces cadavres que l'on fouille avec le scalpel, il a sans doute deviné toutes mes tortures cachées; il les a comptées, décrites, et maintenant il voudrait montrer à la foule rnon Ame sous les morsure» de la douleur, comme les Romains montraient dans le Cirque les chrétiens déchirés par les lions. .î Ah 1 je no permettrai point cette profanation de mes émotions les plus chères, les plus saintes. L« sécret de mes souffrances m'appartient, c'e»l ma seule richesse, et, moi vivant, personne ne pourra nie l'arracher, (u jette le m*nu«erit sur U table è gauche, on «elead chuter Charlotte an debnrt cl à demi-teii.}

Air nowcffao do M . Duché .

V*lct venir les fleurs nouvelle*.

Tout est riant ;

C’est U saison de» hirondelles.

Vivons gaiement.

C’est Charlotte... (u ècoata.) Oui... elle chante celte vieille chanson du printemps avec laquelle on nous a bercés... Oh ! ce chant, quand elle le répété... Je ne puis dire ce qu’il me fait éprouver; c’est comme une brise rafraldüssapto qui me rapporte tous les souvenirs d’enfance.

SCÈNE va

WERTHER, CHARLOTTE

CHARLOTTE Mlr« «a fredaanant l* refrai» ekpot* p'a* haut. Apertcnu'.

Werther. Alt,! monsieur Werther.*, vous voilà de retour !

WERTHER, «liant « *Uç. Jy WJ V(>Uf ai point OttCQrü VUO BUloUr-

dhui t

Charlotte, tut irodani ts mai». Certainement, vous étos sorti au point du jour.

werther. Vous m'avez aperçu ?

charlotte, lui tendut la main. Ôe ma fenêtre, où j'arrosais les fleurs que vous m'avez données... Vous passez maintenant loin de nous presque toutes vos journées... C'est mai, monsieur Werther. (Elle parle en arrangeant tel fruiudan» une corbeille fur la table h droite)

werther. Mal, et pourquoi ?

Charlotte . Mais parce qu'un ne peut plus vous voir. werther, »»*<• abatirmaet. Qu'importe! Suis-ju nécessaire à quelqu'un, ou bon à quelque chose? Je puis impunément prolonger mon absence... Personne ne m'attend.

CHARLOTTE, laUunt retomber le* fruits dans la corbeille, k part. Toujours triste !

wkkthlr. Vous-même, Charlotte, qui m'accusez da vous quitter... vous devez craindre mon retour.

ch «ri.otte. Pourquoi donc ?

werther. Quand Albert est près de vous, causant de ses espérance», arrangeant l'avenir selon vos souhaits, échangeant ces ronUdeiicea dont on ne parle qu'à deux, le seul bruit de mes pas fuit envoler tous en rêve» charmants, et j'arrive là comme un étranger importun.

Charlotte, mi.îc. Un étranger, vous, Werther ! A-h! vous êtes injuste 1 Mais vous ne croyez donc pas à notre amitié ? Vous ne voyez donc pas combien votre sombre alQktiun attriste Albert et moi-même ?

WERTHER. Vous, Charlotte?

CHARLOTTE, a*ce une «enfcliilile (impie. Olli, moi, amie plllS nouvelle, qui n'ai pas les mêmes droits à votre confiance, mais qui vous suis dévouée... plu» que vous no pouvez le croire... fcn vain tout m'aime et me sourit, la vue de votre tristesse m'ôte le courage d'étre heureuse ! Si vous vous trouvez absent, la pensée que voua êtes seul et désolé vient me saisir au milieu, de ma joie et l'arrête; si vous êtes là, votr.j sombre abattement me glace! Toujours enfin, et partout, votre souvenir me poursuit.

werther. htt-cu vrai?

charlotte. Ah ! je voudrais pouvoir vous prouver que vous u'étes pas un étranger pour nous , trouver l'occasion de quelque sacrifice.:.

werther , avec j«i«. So peut- il t Ah I si j'osais croire... si je pouvais espérer que mou bonheur vous fût eher à ce point.

charlotte, • **e u»e aimpiiriié *m»e. Si , pour vous rendre la joie, Werther, ou ine dem induit une partie de mes jours, je les donnerais tous sans compter.

werther, axe transport. K h bien, Charlotte, écoutez- moi; ce» jours que vous êtes prêle à sacrifier, dites-vous, pour me racheter du désespoir... si je vous demandais de me les donner à moi.

Charlotte, ciennc*. Comment?

WERTHER, plu» vifemei. Si je vous disais que res dégoût» amer», œs aspirations douloureuses, ce* besoins de solitude, que toute celte fièvre enfin qui fait de ma vio nne torture, vous pouvez m*cn guérir.

charlotte. Moi !

werther. Que tous avez mon bonheur daas vos main», à votre merci... que je vous aime enfin !

CHARLOTTE, reculant. DlOU !

WERTBEn. Que répondriez- vous? Vous vous taisez... Ah! parlez; il le faut maintenant, que répondriez- vous?

CHARLOTTE, w>m une agitation q«‘HW a pein* à miltriwr. Je répondrais... ce que vous savez déjà, monsieur Werther, que ina parole est engagée... que je ne m'appartiens plus... que c'est impossible!...

werther. Impossible!..* Mais cette promesse qne vous avez faite, elle n'est point escore accomplie; mais vous I n’aimez point Albert !

charlotte. Qui vous le fait supposer?

werther. Non, car avec Pétre qu’on aime, on n’a pas ce I calme joyenx... on souffre de son absence, on se trouble en [le voyant; quand il regarde, quand il parle, le cœur tremble, on sent un bonheur profond, et l’on voudrait pleurer... ÉU-svous ainsi prés d’Albert?

charlotte, i roubles ci regarda*! Weribmr. Pré» d'Albert... non, werther. Et lui-même, ne Voyez -vous point avec quelle patience indifférente il attend Paecomplissement de votre promette? Lui, il peut vivre sans vous, Charlotte, tandis que moi, si je vous perds ! Oh I si je vous perd», je n’ai plus rien à demander, plus rien à attendre; je n’ai non à faire dans la vie où je ne suis retenu que par cet amour.

charlotte, iras- troublé». No dites pas cela... Werther, vous nie brisez le cosur, vous troublez ma raison ; Werther, lais» lez-moi.

werther, b«r» <k N» Charlotte, écoute~mo«,., romps ce ma*

nage... nous irons titre loin d'ici, au fond de quelque retraite dont ma tendresse te fera un Kden. Charlotte, aie pitié de moi. (U U prewe d»u* br**.) charlotte. Que faites-vous?

WERTHER, beitanl te* main* avec délira. Je t'aime, je t'aime ? charlotte, «perdue. Lais$ez-moi, Werther ! Mit on vient... albert, du d.bor*. Vous me ferez avertir...

Werther. C'est la voix d'Albert.

CHARLOTTE. Le VOICI.

SCÈNE VIII

Les MÊMES, ALBERT, eotrinl J>»r le fond.

ALBE.RT, t'avançeul inc on cmprciKincul iffcclueui. C'est VOUS que je cherchais. J'ai pu à peine voir Charlotte aujourd'hui, et cependant j'avaia & lui apprendre une heureuse nouvelle, (u •'•i proche, i» regarde cl irciMiiic) Mais qu'uvez-vous?

CHARLOTTE. Moi?

* mi. rt. Vous paraissez troublée? Qu'est-il donc arrivé?

charlotte. Rien... J'écoutais M. Werther.

auert. Ah! je devine alors! il aura encore laissé voir ce découragement qui nous afflige...

Werther. Il est vrai... mon cœur s'est ouvert malgré moi.

alhert, lui prenant la iniiu. Pauvre cœur toujours agité, toujours aspirant à f impossible et à l'inconnu! (Werther «lire m iuhi.) Autrefois on liait, dit-on, des malheureux à unu cavale sauvage qui les emportait & travers les rochers; votre imagination, Werther, vous intlige le même supplice; elle entraîne votre âme à travers tous les abîmes du caprice, et, à chaque ronce du chemin, vous laissez un lambeau de votre bonheur; rien ne pourra-t-il vous tendre le calme et la résignation?

werther, amèrement. Oui, c'est la part que Dieu m'a faite à moi... la résignation!... Conseil facile aux heureux!

.mbert, »iW*»c. Heureux 1 Je le suis en eilet, Werther, bien heureux! car je crois & la justice de Dieu et à l'affection de nies amis; mais eu bonheur je ne fai point obtenu sans effort.

charlotte, sVntiMMitttt. Dites que vous l'avez mérité. Combien de fois ai-je entendu ma tante raconter les dures épreuves qu'il vous avait fallu subir. Orphelin, pauvre, abandonné de tous, vous ne vous êtes point abandonné vous-uéme ; voua avez lutté, attendu, persévéré.

alhert. Et je n'ai pointdouté surtout de l'amitié; aussi m'at-elle été secourable, car tous mes efforts pouvaient rester inutiles sans Herman, mon compagnon d'université : conseils, protection , richesses, il a tout prodigué pour uie secourir; il a été pour moi plus qu'un frère, et c'est & lui, apres Dieu, que je dois ina réussite... à lui et à vous, Charlotte.

charlotte, a«cc surprise. Que dites-vous?

alhert. • char loti*. Oui, jo puis l'avouer maintenant, il y a six années, quand je n'étais encore qu'un étudiant obscur, je vous aimais déjà.

CHARLOTTE. VOUS

WERTHER. Se peut-il?

Albert. Oh l j'avais juré de le cacher ! Pourquoi vous associer d'avance aux inquiétudes et aux tourments de la lutte? Je ne voulais parler qu'aprés avoir acquis dans le monde une place digne d'être partagée ; en attendant, je gardais le silence; je me déballais seul au milieu des obstacles, et, pour ni 'encourager, je vous regardais être heureuse.

ch a b lotte, attendra. Ah ! tant de générosité !

alrert. Dites de la patience... et j'espère toucher enlln au moment du la récompense.

WERTHER. Comment?...

aibert. Vous savez que le manque <le quelques papiers indispensable* o, jusqu'à présent, retardé uos fiançailles?

CHARLOTTE. Olli...

albebt. Eh bien!... ces papiers je les attends aujourd'hui.

WERTHER. Aujourd'hui...

SCÈNE IX

LL* Mêmes, MADAME WOLF, qui c*< entrée ptwUiil qu'Albert perlait.

MADAME MOU - . prémuni des papiers. Les VOÎci l CHARLOTTE. Ah!

ALBERT. Les papiers?

madame wolf. Le courrier vient de les remettre.

ALBERT. Ahl donner., ma tante... Oui, c'est bien ce que j'at-Uudais... Hermann m'a tenu parole... car une lettre de lui, reçue ce matin, me les annonçait, en m'avertissant de sou

arrivée... Nous le verrons ce soir même!... Àh! qu'il trouve tous mes souhaits accomplis, Charlotte. J'ai invité nos amis les plus voisius; j'ai averti le pasteur; tout est prêt pour nos liançailles.

CHARLOTTE, à pari. Dieu!

WERTHER, à pari. Qu® dit-il?

madame wolf. Voilà donc la surprise qu'il nous préparait.

albert, lui donnant u nui». Oui, ma bonne tante, oui... Ah! ce jour me paie de tout le passé.

madame wolf. Tout le monde est réuni; on vous attend.

ALBERT.. Nous VOUS Suivons. (Madame Wolf tort.) {Tendant U main 1

r.Wntiuur) Venez... Mais pourquoi hésitez- vous?...

charlotte, balbutiant. Je m'attendais si peu à cette nouvelle...

alhert. Seriez-vous mécontente de ce que j'ai fait? Ah! parlez... Aurais-je mérité que votre cœur changeât pour moi ?

charlotte, vifetnrni. Non... Oh ! jamais je n'ai mieux compris ce qu'il y avait en vous de noble et de bon.

albert. Que s'est-il donc passé alors... Werther, pouvezvous me le dire?...

WERTHER , qui regarde Charlotte arec tr.goi*»e. Moi... j'attends comme vous!

albert. Eh bien ! Charlotte?

charlotte, •*« effort. Eh bien ! Albert, vous avez ma parole, voilà ma main I

WERTHER , à part. Ciel!... (HmI|W.)

albert. Ah! venez alors... nus amis sont là qui nous attendent.

CHARLOTTE. Ouï... (Regardant Werther avec antoiuc.) ConduiseZinoi.(FMtaut prés de Werther, à demi-foii.) Adieil,Wertber. (A Albert.) Venez... (Elle sert arec Albert, la musique crise.)

SCÈNE X

WERTHER, aeui. Adieu... elle a raison... Adieu, car je ne puis rester ici désormais... Oht quand je pense que j'ai eu un moment d'espoir, là, tout à l'heure! Insensé qui ai pria de U compassion

pour de l'amour! — Tout est Uni, je partirai aujourd'hui même... sans U revoir! Peu ni'imporle U roule à suivre! J'irai devant moi, au hasard, sans autre but que la fuir. Malheureux! ne l'etn porterai -je pas dans mou cœur comme une incurable blessure? (avec dé**ipwr.) Mais, qu'espéres-lu donc, alors? Que faire, que devenir? (il •• Uiwe

tomber suit pté* do U Ublc cl retle an iniiont U viaege cacbé dm* ki

main*.) — O mon Dieu! qui me conseillera... (u lal*M tomber une

de te* mont» qal rencontra le manoierU de Goethe, laiaté wr la table.) —

Ah! mais ce livre... si c'est ma propre histoire, comme Goethe l'a dit; si le Werther peint par lui est un autre moimême, quel remède a-t-il pu trouver à ses misères? Je veux le savoir... peut-être qu'il meclairera. Le dénouement que je cherche, quel est-il ... Voyons? — (u ut.) Dernière lettre de Werther à Charlotte. « C <ast une chose résolue, Charlotte, je veux mourir. » — (paru.) Mourir | — «Je veux mourir, non par désespoir, mais parce que ma carrière est tinie... » — (Parlé.) Finie... il a raison, pourquoi prolonger plus longtemps ici-bas une lulte sans espoir? Naufragé de la vie, la dernière étoile s'est éteinte pour moi! Que l'abinie s'ouvre! je veux y reposer... Oui, Goethe, vous avez trouvé la seule issue possible !... Merci de me l'avoir montrée 1... — • (il m.) « Adieu Charlotte... Lorsque sar le soir d'un beau jour d'éli tu graviras la montagne, souviens-loi combien de fois nous avons parcouru ensemble lu vallée; regarde eusuito vers le cimetière et pense à moi en voyant comme lèvent agite l'herbe sur ma tombe,

aux derniers rayons du soleil couchant.» (u l'irrtia gagné par U* larme*.) — Je veux qu'elle lise celte prière... ta seule que je puisse encore lui faire... Oui... plus a'hésitation... Quelques lignes écrites à Goethe, seulement, (il *orm,

pu» défit ua b, Ile» qu'il joint as maontcril.)

SCÈNE XI

DOROTHEE, WERTHER.

dorothEk. C'est monsieur qu'a sonné?...

wertheb, qui «rit. Oui, ma bonne Dorothée. . . M. Goethe n'est point là?..

dorotiiek. Je crois qu'il se promène dans le parc.

webtheb. C'est bien... vous lui remettrez ces papiers à son retour... (il donne le maauterit rouie.)

dorothee. Oui, monsieur... Mais je ne me trompe pas... voici m idemoiselle Charlotte avec son fiancé, (nia eort.)

WERTHER. Ah ! (il va prendra le bouquet de myoeoti* depoeé par lui lef

le piK'riJi'n lot* de SM entrée, el presse le* main* sur m poitrine. V Allons, mon emur, apaise les battements; encore 31 n dentier effort, une dernière souffrance... puis lu te reposeras.

SCÈNE XII

CHARLOTTE, ALBERT et WERTHER, quelques Parexis.

Il* «Mit entrât pendant l't parlé de Werther. ~ Musique jusqu'à la fin.

A La ert, k Charlotte. De grâce, Charlotte, rassurez-vous, votre émotion m'effraie et m'afflige...

charlotte, balbutiant. Ce n'est rien, Albert, rien, je vous assure.

ALBERT, allant pour lorlir arec elle. Venez alors, (il* reueonlrcnl Werther qai a renié ver» le food.)

charlotte, reculant. Werther..,

wlrtiier. Pardon! je ne viens point pour retarder votre bonheur... Je vous arrêterai peu de temps.

ALBERT. Qu'est-ce donc?

Werther. Avant que vous conduisiez Charlotte au temple, permeltez-moi de lui faire mon offrande accoutumée. charlotte. A moi?

alrert, au* parent*. Allez, mes .unis, nous vous suivons. Werther, lui presmunt ir hoaijui-t. (.o$ lient s, je les ai cueillies ce matin pour vous, Charlotte; bientôt elles seront flétries, Oiaisalors même conservez-les encore; elles vous rappelleront les amitiés qui meurent, les joies qui passent, les espérances

3 ni ne durent qu'un instant... Conservez-Jes pour ramour e moi.

CHARLOTTE, serrant la bouquet aur Ma «rur. Ail! tOlljOUrst (Albert qai a fait lotlir lea ioviwt, s'approche.)

Werther. Et vous, Albert, faites que Charlotte ne regrette jamais ce jour, qu'elle vous aime... Soyez heureux... Adieu !

(Il l'étsace fer» l'escalier.)

ALBERT, étonné. OÙ VA-t-ilt Charlotte, effrayée. Werther...

WERTHER, du haut de l'cmlier. Adieu!

charlotte, cprrdoe, à Aiiicrt. Ali! suivez-lu, ne le laissez point seul.

albert. Que craignez-vous? d'où vient celle émotion?..,

SCÈNE XIII

LES Mi'MES, GOETHE, entrant très-vivement par le fond avec de* par fera à la maiu.

GOETHE. Werther! Ah! mon ami, savez-vous où est Werther?

alhert. Pourquoi ce trouble?

gùetue. Voyez ce billet qu'il vient de m'écrire 1 ALLER!, UaanL «Voire livre m'a appris ce que je devais | faire... Quand vous rrcevrez celle lettre, vous pourrez le publier, car celui dont il parle aura cessé de vivre! a

CHARLOTTE. Dieu!

ALBERT, courant i laaealier qu'il moule rapidement. Malheureux! cuit HL. Pourvu qu'il soit encore temps , (Ou enicod «a co«p d« pistolet dan* la chambre.)

TOUS. Ail ! (Albert, qui ait au haut de l'escalier, ta précipite dans la chambre «i diaparalt-)

CHARLOTTE. Trop lard... (Eltu cbaocclla cl m laiaM tomber éraarnue »ur un fauteuil.)

i.UKTUE, à gaucho et aeol. Qu'ai-je Jait I (|| coche aos Bunoaer.t dans 1 •on «cia.)

Charlotte, reteueut à eSio. Qk est-il... Werther? je veux le voir. (Elle m ioulcrc et aperçoit Albert qui a reporu eu haut de l'cseaUcr.) Ali I (Bile te 1ère eu cUau**la»t, «eut courir à Aiberi, ci crie en lai tendant lea bm.) Werther 1 il est mort? (Tombant « genou*.) Mol aussi, ju veux mourir!

ALBERT, à part, avec douleur. Ainsi elle l'aimait. (Il s'avance Un- | tement ver* Charlotte, lai prend U main « la relè»e en diaairt iw une noble

iriumc) i Virex,.. Charlotte. .. je réponds des jours de Werther. Soyez heureuse; vous serez à lui. (cri «u chai lutte, qui

haiee la main d'Albert ; eicotiou générale.)

SCÈNE PREMIÈRE

FRITZ , entrant une lampe A la main. L'oragO CJt enfin apaisé... voici la jour qui commence... (tt pote u ïampa U labia et refani*

la pendait.) Déjà sept beUTtiS, et M.

Werther n'est pas encoru rentré Quelle singulière

existence... Quand il est arrivé d'Offenhacli , après son mariage avec mademoiselle Charlotte, il y a deux ans, pour venir demeurer dans l'Appenzel, il quittait à. peine madame un instant... on eût dit deux amoureux... ça a duré quelques mois, puis, tout ù coup, M. Wurtlier a changé; il est devenu triste, il s'est mis à sortir seul, à parcourir les montagnes pendant des journées entières... (a«n pmautioe.) et maintenant ce n'est plus seulement le jour qu'il s'absente... il passe résous toutes les nuits hors du chalet... encore ccîle-ci !... ieul si madame pouvait se douter.

FRITZ, WERTHER

WERTHER, outrant le volet (te la fuoitre du fond, puia la fenêtre elle- R<êunc . et Mutant aur le tbeiira. J'arrive à temps... personne ne ut'a vu.

fritz. Ah! j'étais inquiet de ne pas voir rentrer monsieur.

WERTHER, regardant auteur de lui arec inquiétude. Plu* besl

miTZ. U n'y a rien & craindre, maintenant que madame loge d« l'autre côté. Mais le manteau do monsieur est mouillé.

WERTHER, Atac.l*oa «antcau qu'il lut donne. Oui, j'ai été surpris par la tourmente.

fritz, en éteignant la lampe. Ali) monsieur, quel temps! H n'y avait pas ou du tempête pareille dans l'Appenzel depuis cella du

l'autournc dernier... monsiuitr sait bien, lu jour où il alla au secoii; s de t elle jeune demoiselle qui revenait de chez l'anabaptiste Williams... Dieu! la belle créature!... et noble à ce qu'il parait... car Williams l'appelait mademoiselle de Yerglien...

WERTHER. SUetice!... As-tu oublié que je t'avais défendu de prononcer ici co nom ?

fritz. Oh! monsieur peut être tranquille... madame était absente quand la chose est arrivée, et j'ai eu bien soin du ne jamais lui en parler... comme monsieur me l'Rvait ordonné... Mais c'est étonnant qu'un n'ait plus entendu rien «lires de la jeune demoiselle... car elle allait à Suint-Gall, tout prés d'ici.

Werther. Assez... va-t'en... (il s'assied.) fuite. Oui, monsieur...

CHARLOTTE, l« rvioulrant k ta porte de droite. LO Voici...

FRITZ, f* pe /ocrant. Madame».. (Charlotte lui f»il signe de sortir.)

SCÈNE III

WERTHER, CHARLOTTE

Charlotte, k pan. Toujours ré vt- u r I... U ne m'aperçoit même pas. (Elle Rapprocha.) Bonjour Werther.

wfrthrr. Ab! Charlotte... Bonjour... charlotte, avre ten.irm». Vous Bombiez fatigué, mon ami... WERTHER, M Irvsut atro un pan d'impatience. Moi?... ((Ili VOUS Ift fait penser? nullement.

charlotte , tendwra-nt. Pardon... j'éljiis en'rée pour Bavoir comment vous aviez passé la nuit... mais p-ut-élre désirezvous élre seul? Je me retire alors.

Werther, faiblement. Pourquoi donc?,., si rien no vous appelle ailleurs.

charlotte, vivement. Oh ! rien... et si vous me permettez de rester là... je ne vous Imublerai pas... je travaillerai silencieusement.

Werther. Silencieusement ! qui vous y oblige? suis-je donc un malade pour craindre le bruit ?

Charlotte, timidement, le ne dis pis cela, Werther.

Werther, avec knpMîeaM. Alors, à quoi hou toutes ces précautions?

CHARLOTTE, n'osant parler. Mon ami.

wertber, plu* tivcmeni. Mon Dieu! de grâce, Charlotte, n'ayez point cet air craintif, embarrassé, inquiet. Qui vous empêche d'être libre et gaie comme par le passé? autrefois je vous entendais causer, rire et chanter.

charlotte. Il est vrai, mais...

Werther, vivement. St c'est moi qui vous gêne, je mo retire. Charlotte* le retoaaoi. Non... de grâce, Werther... restez... j'ai tort. . je serai gaie... jf causerai... je chanterai, puisque vous le désirez, (a pan.) Oui je veux essayer... ah! si je pouvais le ramener au souvenir «le ces jours qu'il semble avoir uuh'iést... voyous ! (Werther eu auô t gauch;, Charlo'.ie va t'ttaeair i droite, prend ta

lepimcrw*, «t, apco* tiu instant d'he»itaiioa, m met à chai- Ur la vieille romance du printemps.)

Air nouveau de SJ. Dochc»

Regarde, ami, comme la brume

S’évanouit ;

Comme, à l horizon qui s'allume,

L'bivcr s’eufuit.

D’m les deux, l’aiur ic déploie Avec Icutcur;

Reprends enfin, reprends la joie,

o pauvre rœdr î

Voici venir les fient s nouvelles.

Tout est riant;

C'est la saison des hirondelles.

Virons gaiement.

(As commencement de l'air, Werther paraît frappé, pois il s'agite ; ii ae lève avec impatience comme Si ce chaut lui rappelait de» souvenirs importuns. Charlotte suit toos ses mouvemcula. Sa voix s'affaiblit insensiblement et finit par s'eleindre dans les Isrnacl.j

Werther, a»ce eipio»ii>n. Qu’avcz-vous ? pourquoi ces larmes? mais répondez dune? qu’avez-vous?

CHARLOTTE, qui lai a seiel la maio. Qu’aS-Ill toi-même, WtT- Hier?... D’où vient que le chant que tu aimais autrefois, qui te rappelait notre autour, excite aujourd'hui ton impatience ? Pourquoi n'es-tu pas heureux entiu?

WERTHER. Qui vous a dit?..,

Charlotte, te levant. Non... vous n’ôtes pas heureux, Werther, j'en suis sure! et cependant, que vous manque-t-il ? il y a deux années votre vie dépendait d'une union qui semblait impossible; la générosité d'Albert l’a jterume! A peine l’un à raulre vous avez souhaité quelque grande et belle solitude où Tienne pourrait entraver vos fantaisies, ni vous distraire de notre amour; nous sommes venus habiter les montagnes de l’Appenzel , et là, quand j’espérais vous voir enfin au comble de vos voeux , je ne sais quelle tristesse vous a subitement saisi!.*

Werther, amèrement. Singulière folie, en effet, de ne pouvoir accoutumer son Ame à l'immobilité! quand on a trouvé où s'asseoir, à quoi bon regarder plus loin, souhaiter un soleil plus brillant, une terre plus Ueiirie ! ne peut-on murer son imagination dans la réalité, couper les ailes au désir, et revêtir son bonheur comme un vêtement journalier qu'on vse jusqu'à ce que le temps en ait fait uu haillon?

charlotte. Werther...

Werther, impètueutemeot, Ab ! c’est une tyrannie élrange que celle logique imposée à nos aspirations! on voudrait souder notre Ame à chacun de ses désirs, comme le forçat à son 'Anneau. Ce que nous avons voulu une fuis, il faut que nous le voulions jusqu'à la moit. On nous dit: pourquoi changestu? Comme on dirait à l’oiseau : pourquoi voles-tu? au vent, pourquoi no pas souffler

toujours du même point de l'horizon? Eh! faites donc alors que ce qui plaît «l'abord puisse plaire sans cesse; faites que la fatigue ne soit point nu bout de toutes les espérauccs et l'ennui au fond de toutes les joies.

Charlotte, doulourvawmcot. Ainsi vous l'avouez enfin...

Werther, t.h bien! oui... est-ce ma faute à moi si rien ne peut satisfaire l'inquiète avidité de ma nature, si ce calme et cct isolement que j'ai souhaités uie fatiguent; si je voudrais en sortir, fùt-ce par les secousses de la douleur?., (voyut le gnie d'tffiiciioa q«« Uiu« échapper Charlotte.) Mais je ne sais pourquoi je vous parie ainsi... vous mavez interrogé, je me suis laissé aller à tout vous dire , et voilà que je vous afflige...

CHARLOTTE. Moi?...

Werther. Vous pleurez!..

CHARLOTTE, ctMyaat virement sei larmes. Non, Werther, non... voyez, je souris... c'est moi qui n'aurais pas dû ramener votre esprit à res pensées... u'cu parlons (dus, Werther! lâchons do les oublier.*.

SCÈNE IV

Les Mènes , FRITZ.

pair/. Pardon! madame...

WERTHER, bnttqnm'nt. (J lie VCIIX-llI?

fritz. Il y a là un étranger qui vous demande... il dit qu'il est parent de madame.

Charlotte, «tonne*. Un parent... je ne devine point qui ce peut être.

fritz. Il est resté au petit salon.

Werther. Allez l'y rejoindre.

Charlotte. Ainsi, vous permettez, Werther.

WERTHER. Allez.*, (il U regarda tociir.)

SCÈNE V

WERTHER , «cul. (il » »W CbsifoNs Jusqu'à la paele et retieul aptèt |'a voir »a dit paraîtra.) Mes paroles l'ont i.lfligéa.,. mais l'aveu de m.i soulfrauce m'est échappé malgré moi... Ah! si elle con-

naissait toute U vérité... Je tremble à chaque instant qu'un hasard ne la lui révèle. o»and Fritz a prononcé tout à l'heure le nom d'Hélène de Verghen, quand il a parlé de Saint-Gai!, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir... Saiut-G.ill !... oui, c'est là que je l'ai revue... pour notre malheur à tous deux, peutêtre. Mais comment échapper à la fascination de celle beauté expansive et ardente? Ici je sentais mon cœur s'engourdir dans les ennuis de l'habitude quan il Hélène s'est montrée à moi... oh! je crois la voir encore, lorsque j'accourais aux cris des pâtres! debout sur le penchant de l'abime, pâle, mais courageuse; les cheveux flottants, le front couronné d'éclairs | je me sentis subitement enlevé à ma torpeur;

Hélène m’apparut comme une poétique vision qui m’apportait «le nouvelles émotions, de nouveaux désirs... et aussi, j’aurais dû le prévoir... de nouvelles douleurs !.. car que dois*|e craindre maintenant? que s’eat-d passé pour que je n’aie pu la voir cette nuit? Arrivé à l’heure accoutumée, près de cette porte qui s'ouvre pour moi seul. j‘ai vainement attendu t...

fritz , e«irtot. Voici une lettre qui vient d’arriver pour monsieur. Le messager n dit que c’était pressé.

Werther, (lieu! d’elle!., ah! (il IK.)

■ Werther,

« Mon père est ici depuis hier, n (Pui«.) Ciel I (il Ut:) « c’cst là ce qui m’a empêchée de vous recevoir; il veut m'emmener demain et m’a déjà parlé de projets de mariage qu'il avait autrefois formés pour moi! il faut que vous vous présentiez A lui, Werther; eu apprenant que je ne puis être désormais à un autre qu’à vous , il consentira à notre union. »

Notre union 1 ali! si elle savait!., mon Dieu ! mais quelle destinée est donc la mienne? Je voudrai» m'arrêter sur une pente funeste et une puissance plus forte que ma volonté m'entraîne. Je comprends ma faute, j’en soulfre , et j'y per» sévère malgré mes remords! eh bien! que la fatalité m’emporte, fùt-ce à ma perle! Hélène ne peut partir, non, c’est impossible!., quoi qu’il arrive , je la retiendrai...

ALBERT, CHARLOTTE, WERTHER

charlotte. Ah ! venez, il est ici, venez, Albert.

WERTHER. Albert!

ALBERT, Trmbrxuaul. Je VOUS reVOÎS enfin...

Weatrer. Vous dans l'Appenzel!

Charlotte. Oui, c'est bien lui. notre ami, notre frère!... albkrt, «vrc ie»itre*«. Ah| ce n'est pas sans peine que je me suis arraché aux devoirs qui me retenaient à Augsbourg, mais vin ami pariait pour l'Appenzel; moi-même , comme vous le savez, quelques alfaires m'y appelaient et mon penchant bien plus encore... je me suis enfin brusquement décidé.

Werther. Et vous ne nous avez pas avertis?

Albert. Je n'en ai point eu le temps, et d'ailleurs je préférais arriver ici à l'improviste, vous surprendre au milieu de votre bonheur... car maintenant j'espère que vous ne désirez plus rien, Werther... (wtribei détourne U ita.) ni vous, mademoiselle Charlotte?

CHARLOTTE. Rlk «fince un siège «I <• s'sppnjer su fauteuil de Werther ; vhwMirt. Mais vous, Albert, parlez-nous de vous-même.

ALBLitT, t'aticranp De moi, mon Dieu ! que vous dirai-je 1 11 y a bientôt trois années, lorsque je vous quittai... mariés... j'eus besoin de tout mon courage. Olfeiibacl» me devint odieux, je partis pour Augsbourg. Là, je cherchais ma consolation dans le travail. A chaque crise d'abattement, je me disais : encore une recherche

à poursuivre, encore un malheureux à secourir, et peu à peu l'activité du présent étouffait dans son bruit les regrets du passé.

charlotte, «T«e jok. Ainsi, vous avez retrouvé le bonheur? albert, «teo caaimatf. Oui, si j'ai pu assurer le vôtre. wkrther, l'inierrompiai. Pardon... vous nous avez parlé d'un ami qui vous suivait.

albert. U est vrai, un vieux major, dont j'ai fait la con* naissance à Augsbourg; il y vivait alors avec sa fille ; mais il l'a confiée depuis quelques mois à une parente, et il vient pour la reprendre.

CHARLOTTE. Avec VOUS?

albert. Avec moi, qui arrive vers elle comme un ambassadeur d'espérance et de tendresse.

Werther. Comment?

AL8EHT. Vous u'avez pas oublié Herman.

cnARLOTTE. Votre compagnon et votre protecteur d'autre fois ?

albert. Dites mon frère... Il aime éperdùment la fille du mgjur, leur mariage était convenu entre les deux familles ; mais la froideur et l'embarras des dernières lettres de la jeune

fille ont troublé notre ami; il a craint que l'absence n'eût changé ses dispositions, et, comme un douloureux devoir le retenait près de sa mère mourante, il m'a écrit de venir pour lui. U s'agissait de son bonheur, c'était plus que le mien, je suis accouru, et, aujourd'hui, le major et sa tille doivent me rejoindre.

werther. Ici 7

Albert. Oui; je demande d’avance pour eux votre amitié... Ah ! seulement, je vous prie d’être indulgente pour le major, de ne pas trop vous effrayer au premier abord. charlotte. Comment?

alrert. I .'habitude du commandement militaire n rendu son ton un peu rude; & la moindre contrariété, il s’emporte.

CHARLOTTE, cffirajée. Ali! iuon Dieu !

Albert , s« lésant en Mariant. Oh 1 rassurez-vous ; sa colère n'esl qu’une apparence; il enveloppe sa bonté do bruit, de]>eur qu’on en abuse.

werther. Comment n’est-il pas avec vous?

albert. Nous nous somuies séparés, il y a deux jours, a Feldkirch, où il avait «melques affaires.

le HAJon, au dehon. Non, c'est inutile.

fritz, au deboci. Permettez, monsieur.

le major, a« dehors. Quand je te dis de rester... entends-tu? je veux que ta restes...

Charlotte. Ah 1 nton Dieu ! quel est ce bruit? albrrt. On gronde... ce doit être le major. (Le major paraît à la porte, te disputant avec F rie*.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE MAJOR, FRITZ.

le major. Encore une fois, je te dis que je veux entrer seul... que je m'annoncerai moi-même, drôle...

ALBERT, lui prenant le bras, et l'attirant vrra Charlotte «t Werther, «|ui Mut retiré sur le dcnnl de la «cène. C'est déjà fait, major.

LE MAJOH, apercevant Werther et Charlotte. Ah l pardon, madame.,.

Votre serviteur, monsieur...

charlotte. Monsieur le major est couvert de neige.

Le major. Pardieu t j'en sors. (\ Werther.) Dans quel diable de pays êtes-vous venu demeurer, monsieur?

werther. Auriez-vous trouvé les roules mauvaises ?

LF. major. Les routes mauvaises ! Du tout, il n'y a pas de routes... nous n'avous trouvé que des glaciers, des torrents et des rochers... aussi j'ai cru que j'y resterais.

Albert. Mais votre fille, major, elle ne vous a donc pas suivi ?

le major. Nous sommes partis ensemble de Sainf-Gall avant le jour; nous voulions traverser le village où demeure la nourrice de ma fille, et le cocher nous a fait suivre par la vieille route qui est un précipice. J'avais beau lui crier de prendre garde, il me répondait toujours : N'ayez pas peur, mon général ! Le drôle espérait que, vu le plaisir de m'entendre appeler général, je me laisserais casser le cou sans réclamation. Enfin, a un mille d'ici environ, la voilure rencontre tout i coup tin rocher, penche, verse, et nous nous trouvons étendus sur la neige.

charlotte. Ah t mon Dieu !

aloert. Mais sans blessures?

le major. Aucune, concevez-vous? Notre misérable cocher lui-méme n'avait rien ; j'ai eu envie de l'assommer. werther. Mais votre fille, monsieur ?

le major. Eh bien, nous nous trouvions heureusement à quelques centaines de pas du ch.tlet de sa nourrice, elle y est en lire jKtitr changer de vêlements et se réchauffer, tandis que moi je continuais à pied jusqu'ici, où elle doit me rejoindre. Albert. Mais ne faudrait-il point aller à sa rencontre? Charlotte. En effet.

werther. Je vais dire à Prilz...

le major. Du tout... je ne souffrirai pas qu'on prenne celte peine... c*esl bien assez que nous nous soyons permis de venir sans être connus, et encore suis-ie entré ici, moi, comme dans une ville prise d'assaut... ju n ai peut-être salué personne.

albert, Manant. Pardonnez-moi, major, vous avez salué.

U major. Ah! c'est heureux, (a Charlotte.) 11 faut m'excuser, j'avais de l'humeur, voyez-vous... ce qui m'arrive trés-souvent... puis, je ne suis qu'un vieux soldat, sachant juste de polites*c ce qu'on en apprend au bivouac... mais u'imporle... fîndut U rnsni h w«rther.) Je veux que nous soyons autis.

we arasa. J'espère que vous nous resterez assez longtemps pour que nous puissions justifier cette amitié.

charlotte. Oui, major, vous ne nous quitterez plus qu'avec notre permission... Vous êtes ici notre prisonnier.

le major. Eli bien, j'acceplo II prison, pardieu ! lin pays magnifique, car je n'avais pas le sens commun tout à l'heure d'en dire du mal... des montagnes, des glaciers, des cascades... Il ne lui manque absolument rien & votre pays... excepte des routes pour y arriver... Vous ne soupçonnez pas combien nu fille sera heureuse ici, aussi j'ai voulu lut faire une surprise ; je ne lui ai dit où nous venions qu'au moment de la quitter... Elle en a été saisie. nous arrivions justement A la porte de Williams.

werther. Comment I le vieil anabaptiste?

LE MAJOR. Oui...

werther. Ainsi, c'est chez lui?...

le major. Que s'est arrêtée ma fille.

wfrthkr, • part. C'est étrange.

ALBERT, apercevant Ftiu iju» <n«rc avec un don» relique chargé d« bigtget, Alt ! voici vos bagages, major.

charlotte, à Friii. Par ici... (au major -) Vous m'excusez, major, je vais faire ranger cela dans voire appartement... Venez, t ritz. (Elle «litre (lana la rbambrc à droite area le ilumetiique chargé.)

fritz. Tout de mite, madame... (au major.) Mais je ne sais pus si celte cassette est au major, le major. Voyez l'adresse.

albert. Oui, c'est à Ullc... Hélène de Yerghen.

WERTHER, k part. Hélène... (il va «ir ladre»* du coffret.) Ciel l sa fille !... elle va venir !... elle va voir Charlotte !... Alt 1 je veux

la prévenir!... Tout, plutôt qu'une pareille rencontre. ALBERT. Vous sortez, Werther ?

werther. Il le faut, je reviens à l'instant... Excusez-moi, major, (il tort.)

LE MAJOR, qui et! allé dépoter sou chapeau et m canne a gauche. Qu'at— il donc?...

Albert. Ne vous étonnez pas de ce brusque départ, major; mes confidences volts ont déjà fait connaître Werther. Tel je l'avais laissé, tel je le retrouve, et le bonheur mémo n'a pu le guérir de ses fougueuses fantaisies.

le major. Ah ! je connais trop ces natures mobiles et ardentes ! Avez-vous oublié les enthousiasmes d'iléléuâ , ses entraînements?...

albert. Dont je vous ai vu parfois vous effrayer. le major. Et non sans raison, vous le savez, car chacune de ses émulions pouvait lui être funeste. Un mal, qui ne pardonne pas et qui frappe comme un coup de foudre, a déjà décimé ma famille ; longtemps, j'ai cm qu'il menaçait les jours de mon dernier enfant... vous m'avez rassuré... et vous, docteur, médecin, je veux vous croire.

albert. Vous le devez, major.

lf. major. Mais je ne comprends point ce qui peut la retarder.

albert. La voici.

SCÈNE VIII

Les Même*, HÉLÈNE.

Hélène, •pcrecMoi U major. AU 1 mon père... je vous demandais...

le major. Et moi, pardieu t je t'attendais avec impatience.

HELENE, regardant autour d'clla avec inquiétude, k part. Werther n'est pas ici I

le major, m murent Aibcu. Eh bien !... esl-ce quo tu ne reconnais pas notre ami?

relkne , tcnd&ni la main » Albert. Monsieur Albert ne peut le penser.

albert. J'espère, en effet, que quelques mois n'ont pu me fuire complètement oublier; tuais nous commencions à désespérer de vous voir.

Hélène. Williams a voulu me ramener lui-même par les bonis du glacier.

le major. Et tu le seras arrêtée en chemin.

rélene. 11 est vrai, malgré moi! Ces lieux où je passais me rappelaient tant de souvenirs! .

le major. Je comprends ; elle a été élevée dans l'Appenzel, et elle aune les grands spectacles de la montagne... ses dangers niètite, c'est une àme toute semblable à celle de votre ami Werther.

relève, k part. Pourvu qu'il ait reçu ma lettre. albert. Mais ma cousine est là, elle attend mademoiselle Hélène, et ne nous pardonnerait point de la retenir plus long, temps.

le major, prenant le braa dTutéoe. C'est cela, je veux lui présenter celle qui fait maintenant tout mon espoir... grâce à laquelle je vais bientôt retrouver ma famille.

HELENE, (rcauilUnt. Comment?...

le major. As-tu oublié ce grand projet dont dépend ton bonheur, le micu?... Le moment do l'accomplir est venu...

albkrt. Ah ! major, vous m'aviez promis do no rien dire encorr...

le major. Eh bien, quoi !... vous vouiez, u'esl-ee pas, être le premier h parler à ma lille en faveur d'Herman!... C'est pour lui qu'il est venu...

HELENE. Ah !

i.e major. Remplissez votre mission... je vous laisse avec Hélène.

bêle m:. De grâce, mon père...

le major. Non... il faut que tout s'explique.

Hélène. Je tous en conjure... plus tard ! alrert. Pardon, mademoiselle, j'aurais préféré choisir un autre instant; mais puisque le major le veut... daignez m'accorder cet entretien...

LK major. C'est cela... (A Hélène en U Laiunl au front.) Allons... enfant... n'aie pas peur... {a Albert.) Au revoir. h£lene. Oh! mou Dieu I donnez-moi du courage.

HÉLÈNE, ALBERT

aluf.rt. Mademoistdlo... co que le major vient de dire a dû vou* faire comprendre que j'avais à vous parler de projets de bonheur et d'avenir.

BEt-ERE. En effet.

alblrt. Le sort de deux personnes va se décider dans ce moment, l'une est une jeune Allé douée de tout ce qui peut rendre lier, l'autre e«t un homme qui attend d'elle son bonheur!... Mais il veut l'obtenir sans imposer de sacrifice, et c'est pourquoi il m'envoie le demander en sou nom. bRlene. Monsieur Albert...

albert, plus livcuKut. o!i ! ne tremblez pas, Hélène, répondez sans crainte, et sans détour...

ullene. Oui, sans détour. (A»ec effort.) Vous avez raison, monsieur Albert, l'avenir de deux personnes se décide dans ce moment; mais toutes deux ne sont point telles que vous venez de le dire... L'une est un homme dont la vie entière a été un long dévouemeut, que l'on est Aère de connaître, que l'on serait heureuse d'aimer..., l'autre est une femme qui n'est plus libre d'elle-iiiême.

ALBERT, rcculinl. Ciel I

Hélène. Cet homme, tons les malheureux !e connaissent; cette femme..., vous en aurez pitié, car elle est devant vous, à Votre merci !

alblrt. douiourruwBKcit. Ainsi, vous en aimez un autre! Les craintes d'Herman étaient un pressentiment?... Lui aussi devait être repoussé!...

■ÈLtNB. Ali ! si vous saviez, Albert t... Celui que j'ai préféré à votre ami, je ne l'ai cherché, ni choisi... (Monument de »urpriie d'Albert.) Non, Dieu lui-même l'a conduit vers moi! Je l'ai vu venir au milieu de l'orage, quand tout m'abandonnait, quand j'allais périr!... Comment lui refuser cette vie qu'il m'avait sauvée... Ah! si j'osais vous dire...

albi rt. Rien. . Je ne veux rien savoir de plus... Si h votre premier aveu je n'ai pu retenir un mouvement de douteur, |mrdonncz-mui ; i'ni pensé au désespoir d'Herman, et mon cœur a faibli. Mais en parlant, vous avez fait votre devoir; je tâcherai de faire le mien. Aujourd'hui même, Hélène; je Terrai le major.,., et tout sera rompu.

hèlénr. Quoi! vous voulez vous-même?...

alrert. Lt major avait mis «a joiu dans ce projet ; venant de vous, le refus pourrait l'irriter; venaut de moi, il ne pourra vous en faire un reproche.

bèlexe. Ah 1 comment reconnaître jamais...

albert, lai prenant lt main. Ne mu remerciez pas... ce que je fais, c'est Itanium qui l'a ordonné... (Houremont d'H«iîec.) Oui, prévoyant votre oubli, il a voulu élre uu moins le seul i souffrir... Sa dernière prière a été de ne point songer & son bonheur, mais au vôlre... J'accomplirai ce désir... Quand ta serai parti, Hélène, celui que vous avez choisi pourra se présenter sans crainte, et quant au moyen de faire consentir le major...

SCÈNE X

Les MÊNTS, CHARLOTTE, paraluaul i la p«ru 4 droite.

charlotte. Peut-on entrer?

Hélène. Ah!

Albert. Charlotte! (Allant 4 elle.) Venez.

charlotte. Pardon, je vous interromps; mais Je viens d\ip-prendre l'arrivée de mademoiselle île Verghen, et je u'ai pu résis-ler à mon impatience de la voir.

albert. C'est ma cousine.., & laquelle je voulais vous présenter tout à l'heure.

héléne. Madame!

albert. Oh! truitez-la comme une amie, Hélène, comme une sœur.

Hélène, kithi U mais de Charlotte. Je voudrais être digne de ce titre.

ciunLOTTE, pamni 4 cil*. Eli bien ! aimez-moi un peu, je vous aimerai beaucoup, et chacune de nous aura ce qu'elle mérite. Du reste nous aurons le temps de faire connaissance, car j'ai décidé le major à demeurer avec nous, et j'espère obtenir votre confiance.

albert. Oui, cotiliez-lui tout, Hélène... elle vous éclairera de ses conseils, et vous aidera ii vaincre l'opposition du mnjor. char-lotte. Le major t je le déüe de rien me refuser. alklrt. Alors vous

lui demanderez pouy Hélène co qu'elle désire... ce qu'elle vous dira. Je vous laisse ensemble, (u »rt.)

HÉLÈNE, CHARLOTTE

Hélène, regardant Albert qni wrt. Digne ami d'Herman... CHARLOTTE, a »« imeuiko. Oui, de cet HcMiiaii qui se dévoue... et qui n'a pu se faire aimer t

IlEl KNE, trmaillaat. D'üll SRVeZ-VOUS?...

charlotte. Au luouicut d'entrer, j'ai, malgré moi, cutendu quelques mots qui m'ont fait comprendre.

iiélêne. Ciel !

Charlotte. Oh ! uc craignez rien ! mol aussi, je sais quo le cœur nu vu pas vers ce qu'il admire, mais vers ce qui le fascine.

Hélène. Alors vous ne me condamnez point?

charlotte. Non... Je vous plains I je vous aime; car vous sentez comme moi, vous souffrez comme moi.

Hélène. Ah! madame...

Charlotte. Appelez-moi par mon nom... ouvrez-moi votre âme tout entière... diles-moi... est-il doue si difficile de faire accepter votre choix nu major?

HEURE. Hélas! je le crains.

ai a u lotte. Connaît-il celui que vous aimez?

HÉLÈNE. H l'a vu aujourd'hui pour la première fois. charlotte. A Saint-Gall ?

HELENE. Non, madame, ici.

Charlotte, ueMaUiAot. Comment!... mais ce n'est point Albert?

iiéi.&ne. Non..,

Charlotte. Qui donc alors? Il n'y a ici que Werther». Hélène, hcs-Lj*. C'est lui !

CHARLOTTE, avec an cri. Werther ! (Elle ukit Ici lieu valut d'Udire.) Mon mari!

BÉLÈBB. Comment?

Charlotte. Malbeureuso ! Mon mari!

Hélène, rtcuiant égarée. Votre mari!... Ali! je suis perdue! Charlotte, .girve. Que dit-elle ? perdue ! C'ett impossible, ce n'est pas Werther... elle se trompe...

SCÈNE XII

Les Mènes, WERTHER, rainât par U Imi.

wertiieR. Hélène!

HÉLÈNE. C'ert lui!

CHARLOTTE, montrant Wutber. !.ui! Ainsi... c>*l vrai I Werther!,.. non... non... Je suis folle... il faut s'expliquer. (r.u« «a 4

Werther, qu'elle prend par la main et qe'ella entraîne ter* Hil4ue.) Werther, répondez...

le hajur, (lu drbor». Ils doivent être ici.

n élève, taiiie. Mon père!

Charlotte. Monsieur de Werghen, ah! je sortirai!... Werther, reteoani Charlotte. Charlotte... pas un geste, pas un mot, ou vous nous perdez tous !

SCÈNE XIII

Les Mènes, WERTHER, ALbERT, LE MAJOR.

albert. Ali! les voici... Pardon, ta major vous cherchait. le major. «aiuuraL Mesdames, nous vous attendons; le déjeuner est servi.

iieléne, ba» 4 Werther. Jo veux vous parler, Werther; (haut.) nous vous suivons.

Charlotte, ba* de l'autre c M. Werther, ici dans une heure.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, rotrul par le fend, arec agitation. Enfin me VOÜà Mille! Ah ! je ne pouvais supporter plus longtemps les regards de mon père, les questions d'Albert 1 ici, du moins, nu! ne nie ▼oit, personne ne m'en terni... je puis cesser de me contraindre... (en*

a'aMoit.) Mon Dieu! mais est-ce bien vrai? Werther marié 1 Ah ! je me demande encore si je ne suis pas trompée par quelque horrible songe... Marié! marié! {EUe u

*os*r* le inage de aet dcui maïui.)

SCÈNE II

HÉLÈNE, WERTHER, paraU«aa| au Coud, trci-agité. werther. C'est elle!...

Hélène, m le*ut. Werther!

WER1NER, formant la port* du fond. J'ai enllll réussi A lll'c-cliapper, il faut que tous m'entendiez.

iielene. Que pouvez-vous me dire pour vous justifier de m'avoir trompée?

werther. Hélène!...

belene. Pourquoi ne m'avoir point avoué la vérité?... quand vous êtes venu vers moi, savais-je que vous n'étiez plus libre. Vous m'avez parlé de votre isolement, de vos tristesses... j'ai cru vos paroles, je me suis contiée à votre honneur... à votre amour, et tout n'était que mensonges !

Werther. Oh! non Hélène! accusez mon courage, mettez en doute ma loyauté*., mais mon amour n'était jHjinl un mensonge! Dès le premier instant où je vous ai vue, je n'ai plus été maître de ma volonté, j'ai senti tout mon être aller vers vous, j'ai eu besoin de vous voir, de vous entendre, je ne voulais pas vous tromper.

Dieu le sait! Vingt fois les remords sont venus m'assaillir loin de vous, et je suis accouru pour tout avouer; mais A voire vue, je me sentais comme enveloppé d'un nuage enchanté, et je ne pouvais plus vous parler que de mon amour.

hélene, avec d«ui*ur. Et moi.-, j'ai cru qu'il m'était permis de l'accepter... et cette conliance m'a perdue!...

Werther, a»ce déawpoir. Ah Lue dites pas cela, Hélèue, ne dites pas cela ! A cette pensée, je sens que ma raison ine quitte... vous, perdue par ma faute ! non, cela ne peut être; quoiqu'il faille pour vous sauver, je le ferai! mais répondezmoi; que je sache au moins que vous ne me haïssez pas... nt.Lt.NE. Vous haïr... Je le devrais.

werthir, inc pwiou. Non, tu ne le dois pas... car moi je t'aime, je t'aime plus que tuut au monde... Ah! tu no peux m'en vouloir d'avoir tout oublié pour toi. Tu me pardonneras, Hélène; il le faut, si lu veux que je vive! Mais, au notn du ciel! parle-moi... un seul mot qui me rassure... un seul regard comme ceux d'autrefois... Hélène,., lu trembles... tu pleures! (A*«e on eri d« joie.) hei.ene, m uitun! «.i -r . Werther...

werther. «iec deiir*. Tu m'aimes, alors toute joie n'est point perdue 1 Le monde peut nous repousser ; nous, nous resterons du moins l'un à l'autre!

hElene. Comment?

we'rtbeh. Ecoule... il n'y a plus ici désormais pour toi que la colère de ton père ; pour moi, que les reproches d'un cœur brisé! échappons à cette atmosphère de honte et de remords... fuyons aujourd'hui même.

HÉLÈNE, reçu lut. Que diles-vous?

wertrer. C’est le seul moyen de salut. Il ne nous reste désormais que notre amour, qu'il soit notre richesse et notre consolation; loin d’ici, personne ne viendra se placer entre nous; la solitude nous appartiendra, et nous y resterons rois de notre vie.

helcne, kVloigMat tmnbimte. Oh ! taisez-vous, Werther.. . Je ne veux point vous entendre; quand vous me parlez, votre voix me fascine, vos regards me troublent... et je ue sais plus ni choisir, ni voutoir.

Werther. Choisir I en es-tu maîtresse désormais? et que peux-lu vouloir, sinou sauver ce qui nous reste d’espérances ?

Hélène. Quitter mon père... c'est impossible... werther. S’il te repousse ?

HELENE. Ah !

wsrihir, lui Mïtiwtnt la mais. N'as* tu donc pas compris que nous u’avions plus ici que des ennemis?

HELENE, •• couvrant u viaage. C’est vrai, mon Dieu 1

werther. Songe, Hélène, que le moindre retard peut tout perdre et nous séparer & jamais! au nom du ciel, répoudsl hèlêne. Werther...

werther. Tu consens, n’est-cc pas, tu consens... helène. Eli bien],., s’il le faut...

werther. Quelqu’un vient.

belene. Dieu 1 si c’était mon père; comment l’éviter?

WERTHER, noalrint la porte de gauche. Par Cette porto. (Heléec tort vivement par la gauche, Werther, qui l'a reconduite, referme la porte. — Charlotte ouvre U porte du fond.)

SCÈNE III

WERTHER, CHARLOTTE

WERTHER, en ae retournant et apercevant CharlcUe. Charlotte !... charlotte. Ma présence rie doit point vous surprendre, monsieur, je vous avais demandé cette entrevue.

werther. Je nu l'ai point oublié.

ciiarlotte. Alors vous daignerez m'entendre?

werther. Parlez, madame.

CHARLOTTE, s'approche, fait ua effort, et dit ea balbutiant. Je Venais, je suis venue, je... (L*a Urnes étonïeul ia voit.) Pardonnez-moi, monsieur, si au premier instant uiou esprit se trouble; si les paroles me manquent, j'aurais voulu... mu montrer plus (prie... mais je souffre 1...

werther. Ali ! je sais quels reproches vous pouvez me faire. charlotte. Je n'en fais poiut! non... il y a une heure, l'excès de la surprise et de la douleur m'a enlevée A moimèmu; je u'aurais pu alors parler que pour pousser un cri de désespoir et d'indignation; mais, depuis, la raison m'est revenue... j'ai compris que le plus cruel abandon pouvait n'être qu'un juste châtiment, et alors ie suis venue, non puur vous accuser/ mais pour vous demander comment j'avais mérité de perdre votre amour.

WERTHER. Qut! dites-vous ?

charlotte. Oh! je sais que la tendresse la plus sincère ne suffit point pour le bonheur de chaque jour: j'ai peut-être manqué d'intelligence, de dévouement, de patience; vous ne m'avez point trouvée telle que vous m'espériez, et je vous ai trompé sans le vouloir!... s'il en est ainsi, dites-le-moi avec française; prouvez-rooi que je suis la première coupable; que je sache ce qui rend ma douleur méritée, car i'ai plus besoin de votre juslilicnlion que de mon bonheur même... werther, trèi'ému. Charlotte !

charlotte. Répondez librement; Werther... je tâcherai de vous entendre avec calme... répondez, je vous écoute, (Elle a*

laine lotnbcr aniae sur an fauteuil.)

WERTHER, n« une «notiuo qu'il ne peut nvsliriser. Oh! pourquoi

me parlez-vous ainsi... Charlotte... j'aurais pu supporter votre colère et votre désespoir... mais cette humble résignation... Charlotte... pardonnez-moi. (il «net à genoux.) charlotte. Que faites-vous?

werther. Tu demandes que je t'accuse, quand je n'ai qu'à te bénir...

charlotte, a* loani. Est-ce vrai... quoi! même dans le secret de votre cœur, vous ne m'avez fait aucun reproche? werther, qui s'est relevé. Jamais !

eu a n lotie. Jamais ! (a»« impttuuMt«.) Et cependant vous avez cessé de m'aimer 1... Mais quelle est votre excuse alors? Ce bonheur que vous aviez souhaité, et sans lequel vous n'aviez pu

vous résoudre à vivre, Dieu vous l'a donné contre tout espoir, et à peine l'avez-vous obtenu qu'il a cessé de vous plaire; vous aviez accepte le sacrilice d'Albert, et vous l'avez rendu inutile.

werther, arec amertume. Albert! ab ! maudit soit le jour où U m'a empêché de mourir 1 charlotte. Que dites-vous?

WERTHER, arec Que amertume et Une violence cruitaaute. Oui, Ce &o_nt les soins qu'il m'a donnés, les vôtres qui ui'ont rappelé à 'la vie, c'est vous qui m'y avez enchaîné par un serment... Pourquoi ne pas m'avoir laissé m'endormir alors, au milieu de mes premières illusions de jeunesse? pourquoi m'avoir arraché «le celle tombe où je descendais sans reproche, pour me jeter parmi les tentations et les hasards de la vie? ne saviezvous donc point que j'étais un de ces malheureux qui se lassent même du bonheur, volontés ardentes comme la llauime, et qui s'éteignent ctqptue elle, en ne laissant sur leur passage que des cendres!

charlotte. Hélas!

werther. Sais-je moi-même pourquoi mou Ame a changé; comment ce qui faisait sa joie s'est insensiblement tourné en amertume I An ! je ne vous ai point parlé de mes tortures depuis deux années.

charlotte. Et moi, Werther, vous ai-je parlé des miennes?

Moi aussi, voilà deux année» que je cherche vainement à retrouver l'accès de ce rieur fermé, que ju me refuse les larmes, cette dernière consolation des désespérés, que j'épie enlin, à mains jointes et à genoux, un seul regard, un seul sourire! Insensée, qui ne savais pas que les regards m tournaient ailleurs, que

les sourires étaient pour une autre! que pendant que j'attendais avec tous les tremblements de l'espoir le retour d'une tendresse que je n'avais point mérité de perdre, j'étais trahie... lâchement trahie!

vunn. Eh bien, c'est alors trop souffrir des deux côtés. Béni sod dune le malheur qui vous a éclairée!... Puisque je n'ai été pour vous qu'une cause de douleur; puisque désormais ma présence est une souffrance, la vôtre un reproche, ne prolongeons pas un supplice que vous avez déjà subi... 11 en est encore temps, madame... Séparons-nous...

charlotte, »ki«e. Nous séparer!... Vous avez «lit ; nous séparer...

WERTHER, avec effort. Oui!

Charlotte, •»« MpUion. Ah! c'était là que vous en vouliez venir... Vous vous êtes accusé pour rompre plus sûrement... Votre liumiiilé n'était que la peur du pardon... wi Rïiitn. De grâce, songez...

Charlotte. Allez, monsieur-. Vous avez laissé tomber entre nous un mot qui doit être lu dernier... Désormais vous êtes libre.

Werther. Charlotte... •

Charlotte, lui montrant »« porte. Allez-en avertir celle que vous aiuicz ; allez... (w«rtfc«r tort.)

SCÈNE V

CHARLOTTE, LE MAJOR, aatraat l« bru croisés et d'un sir pensif.

le major, l'apercerut. Ah ! j'allais vous faire demander, madame.

CHARLOTTE. Moi?

le major. Oui, j'avais à vous parler... à solliciter de vous Une grâce...

Charlotte. Comment ?

le major. Vous vous étonnerez peut-être de ma liberté, car nous n«us connaissons à peine depuis quelques heures ; mais il est des cm où la confiance vient comme l'amitié, d'inspiration ; et avec vous je me sens purté à tout dire...

Charlotte. Et vous avez quelque chose à me confier?..,

LF. maj»r. Vous savez que ce mntin, en causant avec vous de ma tille je vous avais parlé d'un projet de mariage? Eii bien... depuis que j'ai vu Albert... il n'y faut plus penser ! 11 vient de rompre au nom d'Heruiunn.

CHARLOTTE. Lllî!

le major. Il a d'abord voulu couper court à toute explication, mais je l'ai forcé à m'écouter, à me tépomlro, et j'ai découvert enfin que l'obstacle venait de ma fille... qu'elle en aimait un autre.

CHARLOTTE. Ail!

le major. A cette nouvelle j'ai failli obéir à un premier mouvement de colère... Mais Albert m'a retenu ; il a employé pour m'apaisrr tout ce que pouvaient lui inspirer ?a gêné* rosiié et son indulgence. J'ai cédé ; j'ai promis d'interroger Hélène avec calme, «l'obtenir d'elle un aveu complet, THARLOTTE. VoilS? (tUlèue •#lre.)

le major. Mais je ne sais pourquoi, au moment du remplir celle promesse, je me suis «léüé de moi-même... J'ai eu peur de mal questionner nu fille, de l'effrayer... enfin je viens vous prier de lui parler.

CHARLOTTE. Que diteS-VOUS?

III LÈSE. Ah!...

LL MAJOR. ac retournant au cri de « 6U«. Hélène!... VOUS étiez là,

vous nous écoutiez?...

nf.Lf.NK. Je venais d'entrer...

le major. Et vous avez en tendu la prière que j'adressais à madame?...

Hélène, balbutiant. Mon père...

le major, »v« uu« colin- oouieuue. Approchez alors et répondez, non à moi, qui nu pourrais peut-être vous entendroavec pa* UeucH, m-ib à madame qui vuus écoute... Vous lui direz Je nom de l'homme que vous préférez à Hermann.,.

charlotte, reculant. A moi?... Oh! non, pas à moi; je ne veux point l'entendre...

le major, frappé. Vous le connaissez donc? Parlez, alors... ce nom?...

Charlotte. Que votre tille le dise... si elle ose le prononcer.

(Elle tort.)

LE MAJOR, HÉLÈNE

le major. Si elle ose! Ce nom est donc houtoux à dira?...

Répondez.

Hélène, mppü.nte. Mon père, mon père...

le MiJOR. Je veux lu connaître...

Hélène. C'est impossible...

le major. Impossible ! Quand Albert m'a parlé tout à l'heure, j'ai compris que vous nu pouviez être désormais qu'à l'homme une vous aviez choisi... que de ce mariage dépendait votre Donneur!... Votre émotion dans ce moment même prouve que c'est la vérité... et vous refusez «le me dire le nom de cet homme?... Mais c'est donc un infàmu !... ijrLÊsr. Oii ! nu lu croyez pas !

le major. Qui t'empêche du me le faire connaître, alors! N'as-tu «hmc pas compris qu'il faut que la honte soit effacée ou vengée? Ce non», quel qn'it soit, ju dois le savoir... Parle, il le faui, entends-tu bien, je le veux! (il la aaon par la main.) helene. Ju ne puis.

le major, bon d« lui. Tu ne comprends «lonc pas que ma patience etl à bout... que je ne suis plus maître «le ma colère ? (La (rainant tur le devant «le U aetar.) Hépuudrus-tu, enfin?...

uéi.f.nk. Je ne puis... je ne puis.

le major, i«i«i t«s deui »•;»>. Malheureuse!...

HM.ÊNE, tombant à gtooui. Grâce! mon père...

le major, te rejetant rn arrière. Allez-vous-en, Hélène... allez-▼oii»- en... ju ne réponds plus de moi... (h«iam h releva «t va pour »oft ! r.) M. «b écoutez bien ce que je vau vous dire...' Ce nom, que vous trouvez impossible à prononcer... il sera peutêtre plus facile de l'écrire.

bélene. Comment?

LK MAJOR, moulranl la chambre 1 jau<fcç, Entrez là... je VOUS J rC-

joiiidrai tout à l'Ii. uru, et si vous avez persisté dans votre refus! alors! altirs! je chercherai moi-même le coupable que vous n'aurez point voulu faire connaître; je frapperai au hasanl...

IIÉI LNE. Ciel !

le major. Si j'atteins l'innocent, nue Dieu me pardonne; son sang retombera sur vous... Allez... (BetAue entre dan» la chambre i gauche.)

SCÈNE Vil

LE MAJOR, ani. Oui, je frapperai, et sans retard! Dans une heure, je repars pour Saint-G.ill, c'est là quelle habitait, là que je dois découvrir celui que je cherche t... Mais, pour venger mon injure, il me faut un ami, un témoin... Albert serait un obstacle, il tenterait qucbjue réconciliation... je ne lui parlerai point... à qui m'adresser, alors?...

SCÈNE VIII

LE MAJOR, puni!, WERTHER, entrant un» le voir.

Werther, l n*ri. Fritz a dû remettre mon billet à Hélène... pourvu qu elle n'Iiésile pas... le major, l'apercevant. Ah! tous me comprendrez, vous. WERTHER. Qu'y «v-t-il?

le major. l!n mol d'abord : croyez-vous qu'il y ait des occasions ou l'on puisse se faire justice à soi-même «les crimes «i'horiueur que la loi n'atteint pas, et qu'un homme de cœur doit venger?

Werther, eanharrurè. Pourquoi cette question?

LE major. Répondez...

Werther. Qui en doute?...

le major. Eh bien! monsieur, j'ai à venger un de ces crimes; il mu faut un témoin, vouiez-vous m'eu servir?

WERTHER. Moi...

le major. Hésiteriez-vous?

wertiier. Nullement, mais ne pouvez-vous in'expliquor?..

Ut major. Vous sauner tout plus lard... pour lu moment il ne faut <[iiu nie suivre à Saint-Gall. Vos armes me serviront. (Aibrrt pareil à lt porta du fond.) Elles Sont là, je les ai VUUS.

Werther, l'arrêtait. Reslez ; j'irai YollS les chercher moi» même... veuillez seulement ni attendre.

LL MAJOR. Soit,,. (U t* preedre *ou chapeau »ur l« UMc àf»eb«.)

ALBERT, arrêtent Wcrthar au fond, sua iirc »u ni «ateoda du mjor. Vous mentez, monsieur.

wertveh. Albert !

albeht. Vous allez rejoindre Hélène, qui devait tous attendre pour fuir...

WERTHER. Qui VOUS A dît?..

ALBERT, montrant te billet. Ce billet Surpris & Frit?.

wehtiier. Ah! sileiire, monsieur...

LE MAJOR, ae retournant. QllVst-Cc dotlC? qu'y a-t-il...

alblrt. Il t a, major, que j'avais sac ri lié à un homme le joie de ma vie entière, et que, non content de m'avoir condamné à un éternel isolement, cet homme a, tour à tour, frappé au cœur Herman, Charlotte, tous ceux qui m'étaient chers... Au-si, vous vouliez un tèmoiu... pour un duel & mort... me voici.

WERTHER, A part. Lui I

LF. MAJOR. Se petll-ll !

albert. Vous cherchiez, de plus, celui qui avait déshotaoré votre tille?

le major. EU bien !

ALBERT, montrant Werthtr. Lo VOtli...

ALBERT, FRITZ

albcrt. Ainsi, mademoiselle Hélène n'a point quillé son appartement?

fritz. Non, monsieur.

aiblrt. Et madame est également renfermée chez elle? fritz. Oui, monsieur, elle écrit.

ALBERT. C'est bien, allez. (Frite fort.)

ALBERT, seul. Que deviendront-elles ? quoi qu'il arme, c'est l' abandon et le désespoir pour toutes deux.

LE MAJOR, ALBERT

albert, allant l loi. Ahî eh bien, major?

le major. Toutes mes dispositions sont prises, et je suis prêt.

albert. Le moment n'est pas encore venu.

le major. Non, je sais que mon adversaire a dû se rendre au village pour chercher un témoin.

albert. Dans une heure, tous deux se trouveront près du vieux glacier.

le major. J'y serai. Mais avant, ècoutez-moi, mon nmi, je n'ai peut-être que peu d'instants à vivre; dans ce duel, le hasard peut se déclarer contre moi.

albert. Ah! alors, je vous vengerai!

lr major, Non... cela ne doit pas être... vous ne

persisterez pas dans cette réaoluliou, il faut que vous viviez... vous.

albert. A quoi bon ? n'ai-je point perdu tout ce qui me donnait la patience et le courage? Charlotte, dont l'existence est désormais terminée; Herin.111, à qui je viens d'écrire, et qui, ma lettre reçue, quittera l'Allemagne ! pour qui vivraisje désormais?

le major. Pour une orpheline à laquelle il ne restera que vous !

ALBERT. Hélène?

LE major. Vous l'avez défendue, excusée; vous m'avez long* temps supplié pour elle!... eh bien! soyez content... mon âme s'est émue... près de ne plus la revoir peut être, j'ai senti ma colère s'éteindre; je n'ai pensé qu'à 'a honte et à son abaudon, quand je ne serai plus là... Albert, c'est à vous de la consoler, de la soutenir... au nom de votre amitié pour moi, au nom d'Herman !...

albert. D’Herman!... ah! vous avez raison... oui, ce devoir mu resle encore... A tout (Tir il voulait qu’Héîène fût heureuse, c’est à moi d'accomplir ce dernier vœu.

lf. major, «Me joie. Ainsi, quoi qu'il arrive, vous promettez de servir de protecteur à ma liile?

albert. Je vous lu promets, major.

le major. Lt rien ne vous découragera de celte lâche douloureuse?

albert. J'ai promis! tout pour celle qu'Uerman a aimée.

rien pour moi!... el s'il faut justifier ma protection aux yeux du monde... eh bien!... je le ferai, major... et, en échange de mon uom, je ne demanderai à Hélène que l'ami lié d’une sœur.

le major, le i-munt dans «es bras. Ali! mon ami!... mon fils!.., non, Dieti ne nous abandonne jus, puisqu'il nous a donné un ami comme vous... maintenant... ah! maintenant, je devrais souhaiter que le* chances du combat me fussent contraires. iHuatrmrnt d'Aibrri.) Mais je m'oublie, et l'heure va venir... Vous aviez promis d'apporter des arme*...

ALBERT, montrant la chambre à droite. Elle* SOUL là... le major. A II. -z les piendre, allez... je vous attendrai... (r.harloit* pir.it au haut de i'roralter.)

albert. Soi!.. .je vous rejoins tout à l’heure, (il autre à droite. Musique.)

SCÈNE III

CHARLOTTE. L'heure n'est point arrivée... Werther est absent, je puis encore une foi* regarder autour de moi... Ah! ici tout me rappelle le passé! Ce salon, que j'avais voulu rendre pareil à celui de ma Unie; cel escalier par lequel je le voyais descendre! tout me parle d'un temps que je voudrais oublier; oui, tnui, jusqu'à cecol-fret don né par Werther, et ou j'avais réuni ses premiers présents... Des (leurs, des letires' Souvenirs charmants d'un pas-sé plein de promesses, el dont il ne reste plus que le regret! (a»*? douleur.) Non, rien du tout cela lie m'appartient plus... je n'en veux rien garder... (Elle t'approche de la fenfcrc.) Que le torrent qili Colllc H U pied de celle feuélre emporte ces témoignages d'espérance et de joie, comme le temps a déjà emporté la joie et l'espérance. (Ella jette l'une après l'asrre, daus le lorreut, le» lettres el les fleura, en les haiuut auparavant.) Allez, gages d'illl amour éteint, souvenir* d'au bonheur qui nvst plu*, derniers symbole* do mes enchantements «le jeunesse!... allez, où va ici-bas tout ce qui est beau el tout ce qui est doux ; pour la dernière fois, Milieu! (Elle jette le coffret el resle le fioul appujt contre le unir. — Musique.)

SCÈNE IV

CHARLOTTE , ALBERT, sortant de U chambra à droite, a*rr un»

buste de pï»lnlete.

Charlotte , l'apercevant. Albert... que porle-t-it là?... Ah! (Al-bert sent cacher la boite.) j*ai vu... le major vous atteud? albert. Il

est vrai.

ch arlotte. Et vous allez ensemble rejoindre Werther? Ne cherchez pas à me tromper; j'ai tout deviné.

albert. Alors, Charlotte, ne m'interrogez pas... et laissezmoi remplir ma mission...

cnARLOTTE. Ecoutez-moi d'abord.

albert. lie grâce...

CUARLOTIE, l'interrompant. Oh! ne craignez point les prières! elles seraient inutiles, je le mi*, (aw amertume.) Votre sagesse a décidé que lu malheur qui nous frappe nu pouvait se réparer que parla violence; qu'aux larme» il fallait mêler du saugl j« ne réclamerai pas coutre cet arrêt; mais avant qu'il s'accomplisse je désire parler au major.

ALBERT. Vous !

Charlotte IMes-lui bien qu'il ne verra point me* pleurs couler, qu'il n'aura pas de supplications « subir, qu'il s'agit d'un entretien calme et de quelques instants. albert. Mai* je ne puis comprendre...

Charlotte. Vous serez là, Albert, vous saurez ce que je désire; maintenant accordez-moi ma demande, obtenez celle eut revue.

albert Je vous le promets, Charlotte.

charlotte, lui «crtaui u m»in. Allez, alors, je vous attendrai ici.,. Allez, IIIOII ami... (Albert »ort par te fond.)

SCÈNE VI

HELENE, CHARLOTTE, entrant par te fond.

HÉLÈNE, a père* *aot Char tel te. Elle est seule... allons... (fila aV

Uneo ma Lharioitc qui l'aperçoit *1 S* teVe.)

CHARLOTTE, reculant. Que vois-je! vous ici?

HÉLÈNE. Plus bas, madame, plus bas, au nom du ciel! Charlotte, Que vouez-vous chercher? que voulez-vous?

uéléne. Que vous m'entendiez.

CHARLOTTE. Moi 1 oll! ne l'espérez pas !... (Eli* remoole l'cscolicr.) hllëne, u rcicn.ni. Madame... je vous en conjure 1 CHARLOTTE. L&ISSPz!...

Hélène. Par pitié pour moi... pour vous-même... pour

Werther! ...

Charlotte, •'•rrAunt. Ah t vous osez prononcer devant moi ee nom T

uélkne. C'est le seul qui pouvait vous retenir! (avec énergie.) Il faut que je vous parle, madame, il le faut !

Charlotte, redescendant lentement. lih bien ! puisque je dois encore subir cette épreuve, parle:!...

UKL&NE. Je pourrais chercher & me justifier. Quand le hasard m'a fait rencontrer celui que je n'aurais jamais dû connaître, j'ignorais que son nom appartint à une autre; j'ai cédé à une fas-

cination que vous-méino aviez éprouvée; mais qu'importent ces excuses! criminelle ou malheureuse, j'ai été pour vous une rivale involontaire, je vous ai ravi le repos... je veux vous le rendre!

Charlotte. Que dites-vous!

hélene. Sans moi, rien ne serait irréparable ; vous pourriez encore un jour, peut-être, oublier le passé ; mon père pourrait renoncer à une vengeance devenue inutile ; moi seule, enfin, je rends tout rapprochement et tout pardon impossible.

charlotte, saisie. Eh bien ?

helêne, itk rrtoiuiion. Eh bien, je ne veux pas être plus longtemps un obstacle au repos de tous.

charlotte, im un cri. Ah ! vous voulez mourir? helene, d une «oii tomfarc. Oui... mourir... pour que les autres puissent vivre... et m'oublier!

charlotte, u regardant. Et pourquoi me confier ce projet, à moi T

Hélène. Parce que vous seule pouvez m'aider à l'accomplir. Si mon père croit mu mort volontaire, il en accusera celui qui l'a rendue indispensable, il voudra la venger comme il eût vengé ma vie... il faut que la vérité lui soit cachée. charlotte. Comment?

helêne. Si Albert affirme à Ions que celte mort est venue sans avoir été appelée, il préviendra les soupçons de mon père, il écartera de ma mémoire la honte du suicide. charlotte, UMuitiiDi. Ah?

helene. Mais vous seule pouvez obtenir d'Albert celle promesse. madame, et voilà pourquoi je suis venue... Ah! quoi qu'il

arrive, ma résolution est prise, je l'accomplirai; mais si ma vie a été pour tous une cause de malheur et de discorde, que ma mort puisse du moins devi nir un moyen de réconciliation ; ne me refusez pas cette dernière joie, madame... je . vous en supplie à mains joiutes.

charlotte. Et c'est là tout ce que vous avez à nie demander ? Hélène. Tout... non... madame... il me reste encore h vous adresser une prière... Au moment où tout va finir pour moi, soyez généreuse... ne conservez dans votre cœur ni amertume ni haine ; un seul regard, un seul mot qui dise que vous pardonnez à celle qui va mourir.. . (lil« tombe à genou*.)

charlotte. Mourir! vous, jeune, belle, aimée. Ah! ce n'est point à vous de mourir.

Hélène. Comment?

charlotte. Debout, jeune fille, cl regardez-moi.

HÉLÈNE. Madame!... (Albert et le mijor paraissent an fond.)

charlotte. Tu étais résolue à sauver, au prix de ta vie, la Tie et le bonheur de Werther?

HÉLÈNE. Oui...

charlotte. Eh bien, ce que tu voulais faire... moi... je l'ai déjà faitl

Hélène, Rcvlaet. Que dites-vous?

charlotte. N'as-tu donc pas vu mes souffrance*, lé, pendant que tu me parlais?

helene. EU bien?...

charlotte. Ces souffrances... c'est le poison ! (um que juiqu'i

la fia.)

HÉLÈNE, uec an crU Ail !

ALBERT, te moul raut. Di«U 1 LE MAJOR, de même. Ciel !

charlotte. Albert!

ALBERT, courant à Charlotte. Qu'avez- vous dit, Charlotte? CHARLOTTE, chancelant. La vérité.

albert. Ob l non... non... je vous sauverai!... (wmhcT parait

au fond.)

charlotte. Il est trop lard, Albert... je sens la mort qui vient...

werthf.r, courant à elle Qu'entends-je ! Charlotte!... cuARumE, a»ec un cri d« joie. Werther! ah! je le verrai encore une fois!.

Werther, la prenant dam mi bru. Charlotte... j'ai mal entendu tout à l'heure, n'est-ce pas?... Grand Dieu I (il la aouiient arec égare meut.) Oh ! du secours! du secours t (il la fait aaatoir rt court à Albert.)

CHARLOTTE, d'un* roii eulrccoapéc. Il Serait inutile.

WERTHER, retenant à Charlotte. Inutile?

CHARLOTTE. J'étais un obstacle à votre bonheur... maintenant l'obstacle est brisé.

wertuer, lui u»«iani la main. Oit ! Charlotte... Charlotte!... Charlotte. Ne pleurez pas, Werther, parce que je meurs, c'est ma vie qu'il fallait pleurer!

wertiier. Charlotte!...

CHARLOTTE. Du COUrage... (Elle fait un effort pour te lerer.) Votre

main... soutenez-moi... Je veux parler à M. de Werghen... où est-il?

le major. Moi!

CHARLOTTE, qui a'est ar année en chancelant. Vous le VO-JOZ, major... ce duel est maintenant inutile, puisque tout peut se réparer. Jurez-moi qu'il n'aura point lieu.

le major. Comment?

charlotte. On ne refuse pas les mourants.

le major. Ah! je le jure.

charlotte. Merci... Werther... sois heureux... ne pense jamais à moi... (s* p restant mr ta poitrine.) Werther... un dernier baiser. Adieu... (eue tombe marie.) tous. Ah !

Werther, ég»ré. Charlotte... encore un mot... Charlotte... Elle ne m'entend plus... O mon Dieu!... immobile... morte! morte! (il tombe A genout pris du uadatre.)

albert, à Hciéue. Venez, ne désespérez pas... il vous reste encore l'avenir.

Werther, a* lerant éperdu. Ah I vous ne m'abandonnerez pas, Albert. (a*«c dewipoir.) Et moi... que me resle-t-il?

ALBERT, lui monlrsnt U cadavre. Le souvenir! (Werther pou • se un cri al retombe à genou près du cadavre, pendant qu'Albsrt

prend la main d'Hélène, et sort »v«c clic et le mijor.)

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_CBX78ngtLyEC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.